

***En attendant la montée des eaux* de Maryse Condé :  
pour une solidarité transnationale face aux désastres**

**Alessia VIGNOLI**

*Uniwersytet Warszawski*

a.vignoli@uw.edu.pl

<https://orcid.org/0000-0002-0380-101X>

**Resumen**

Este artículo explora la novela *En attendant la montée des eaux* (2010) de Maryse Condé desde una perspectiva ecocrítica y transnacional. Basándose en las teorías de Rob Nixon, Ursula Heise y Achille Mbembe, el análisis destaca las interconexiones entre las crisis locales y globales. En la novela, Haití, un lugar emblemático de las luchas ecológicas y humanitarias, se presenta como un espacio donde convergen las injusticias históricas, económicas y ambientales, al tiempo que propone una reflexión sobre la solidaridad transnacional. El estudio adopta una lectura de las trayectorias de los personajes y los temas recurrentes en la obra de Condé, revelando los límites de las utopías caribeñas y los impactos de las desigualdades en el Sur Global.

**Palabras clave:** ecocrítica decolonial, necropolítica, violencia lenta, Haití

**Résumé**

Cet article explore le roman *En attendant la montée des eaux* (2010) de Maryse Condé à travers une approche écocritique et transnationale. En mobilisant les théories de Rob Nixon, Ursula Heise et Achille Mbembe, l'analyse met en lumière les interconnexions entre crises locales et globales. Haïti, lieu emblématique des luttes écologiques et humanitaires, est envisagé dans le roman comme un espace où convergent les injustices historiques, économiques et environnementales, tout en proposant une réflexion sur une solidarité transnationale. L'étude s'appuie sur une lecture croisée des trajectoires des personnages et des thématiques récurrentes dans l'Œuvre de Condé, révélant les limites des utopies caribéennes et les impacts des inégalités globales sur le Sud du monde.

**Mots clé :** écocritique décoloniale, nécropolitique, violence lente, Haïti

**Abstract**

This article explores Maryse Condé's novel *En attendant la montée des eaux* (2010) through an ecocritical and transnational lens. Drawing on the theories of Rob Nixon, Ursula Heise, and Achille Mbembe, the analysis highlights the interconnections between local and global crises. In the novel, Haiti, an emblematic site of ecological and humanitarian struggles, is depicted as a space where historical, economic, and environmental injustices converge, while

---

\* Artículo recibido el 30/01/2025, aceptado el 12/06/2026.

also offering a reflection on transnational solidarity. The study adopts a reading of the characters' trajectories and recurring themes in Condé's work, revealing the limitations of Caribbean utopias and the impacts of inequalities on the Global South.

**Keywords:** Decolonial Ecocriticism, Necropolitics, Slow Violence, Haiti

Je me dis parfois que la solution serait de ne plus voyager, de ne plus sortir de chez moi, de ne plus ouvrir portes et fenêtres, de vivre et d'écrire en vase clos. Hélas, c'est impossible ! Le monde est là qui m'interpelle et ne me laisse pas en paix.

(Condé, 2007: 51)

## 1. Introduction

Maryse Condé était en pleine rédaction d'un roman quand un séisme dévastateur a frappé Port-au-Prince et d'autres villes haïtiennes le 12 janvier 2010. Profondément bouleversée par la catastrophe, l'écrivaine a modifié la conclusion et l'œuvre a paru la même année avec le titre *En attendant la montée des eaux*. Le tremblement de terre entre ainsi dans la diégèse occupant la séquence finale alors que ce n'était pas prévu, comme le rappelle Daniel Brant (2015 : 32). Roman profondément ancré dans l'actualité, encore très pertinent quinze ans après sa première publication, *En attendant la montée des eaux* allie lutte décoloniale et conscience écologique pour dénoncer les inégalités communes à des pays et individus marginaux et marginalisés.

Nous avons mis en évidence ailleurs (Vignoli, 2022 : 78-80) la structure en spirale du roman, où une succession de désastres d'origine variée (catastrophes naturelles, naufrages, guerres civiles, violences sectaires) condamne les personnages à une errance interminable, jusqu'à la destination finale, Haïti. Nous proposons ici une lecture croisée d'*En attendant la montée des eaux*, de quelques extraits du récit biographique *La Vie sans fards* et de quelques entretiens, accompagnée d'une réflexion sur des concepts empruntés à Rob Nixon, Ursula Heise et Achille Mbembe. Cela nous permettra d'interpréter le roman comme une étape ultérieure du cheminement par lequel Condé relie des espaces distincts comme Haïti, la Guadeloupe, l'Afrique et le Moyen-Orient, en leur attribuant une portée universelle, tout en montrant les contradictions au sein d'une conception unitaire de la Caraïbe qui apparaît utopique. En particulier, notre analyse montrera la manière dont *En attendant la montée des eaux* mobilise les

thèmes de la solidarité transnationale et de la vulnérabilité<sup>1</sup> environnementale pour penser les inégalités globales.

En se référant à des œuvres précédentes de Condé, Lydie Moudileno (2006 : 156) constate que dans *Haïti Chérie* (1988), *Traversée de la Mangrove* (1989) et *La colonie du nouveau monde* (1993), à travers l'importance donnée aux contacts entre les populations caribéennes, l'écrivaine montre une nouvelle configuration de l'antillanité qui se réalise dans « un espace ouvert aux différences transnationales ». Nous verrons pourtant toutes les limites de cette nouvelle configuration, que Condé met en place pour en montrer les apories. Évidemment, sa biographie est inséparable de son univers romanesque qui porte les traces de ses nombreux déplacements. Dans un entretien, l'auteure revient sur le rapport étroit entre son Œuvre et les lieux qu'elle a connus :

Si on regarde l'évolution de mon œuvre, *Ségou* c'est le regard vers l'Afrique, mais à la fin du roman c'est un adieu à l'Afrique. Après *Ségou* il n'y a plus eu de livres sur l'Afrique. Il y a eu le retour aux Antilles avec *Traversée de la Mangrove*, mais très vite je me suis rendu compte que les Antilles étaient trop étroites et qu'il fallait en partir. Je suis donc repartie, cette fois à destination de l'Amérique avec *La colonie du nouveau monde*. L'aboutissement de ce grand voyage c'est *Desirada* où finalement mon héroïne Marie-Noëlle décide de vivre sans savoir qui est son père, sans avoir une terre à laquelle se rattacher puisque la Guadeloupe ne lui est plus rien. En fin de compte, il est peut-être plus important de vivre, de composer avec ce qui nous manque, que d'essayer de s'inventer un passé pour combler ce manque (Sourieau, 1999 : 1095).

À ce commentaire datant de 1999, nous pouvons aujourd'hui ajouter que le véritable aboutissement du grand voyage qu'est l'Œuvre de Maryse Condé est le roman où l'Afrique, l'Amérique et le Moyen-Orient se rencontrent pour aboutir à une sorte de synthèse dans un endroit, Haïti, qui représente le carrefour de tous les désastres, selon la vision apocalyptique du pays, renforcée par les événements du 12 janvier 2010<sup>2</sup>. La souffrance partagée par les personnages du roman et leurs migrations forcées aux quatre coins de la planète trouvent un terrain commun et une destination ultime.

<sup>1</sup> Le concept de « vulnérabilité » désigne les caractéristiques d'une communauté « qui déterminent la capacité à anticiper, à réagir, à résister et à se remettre de l'actualisation potentielle d'un aléa » (Walter, 2008 : 17).

<sup>2</sup> Le topos de l'apocalypse caractérise tout un pan de la littérature haïtienne qui aborde les étapes qui ont conduit à l'instabilité actuelle, de la dictature duvaliériste jusqu'à l'époque de l'après-séisme. Pour plus de renseignements, voir *Tropical Apocalypse: Haiti and the Caribbean End Times*, où Martin Munro constate que le tremblement de terre de 2010 a incité à une interprétation apocalyptique du passé et du présent haïtiens, principalement à cause de la narration biaisée adoptée par les médias occidentaux après chaque événement majeur de l'Histoire du pays.

Pays dont on parle seulement quand un fait tragique survient, dépeint comme lieu de malheurs à répétition, de pauvreté extrême et souvent associé à l'idée de malédiction, Haïti revêt chez Condé, tout particulièrement dans ce roman, un rôle de premier plan.

## 2. Cartographie des désastres

Maryse Condé quitte la Guadeloupe en 1953 pour Paris, ensuite en 1959 elle part travailler en Afrique – en Côte d'Ivoire, en Guinée, au Ghana, au Sénégal –, période de sa vie qu'elle a racontée dans *La Vie sans fards*<sup>3</sup>. Elle a ensuite vécu à Londres, dans plusieurs villes des États-Unis, en France et en Guadeloupe. Cette multiplicité des lieux se retrouve dans la plupart de ses romans, et *En attendant la montée des eaux* nous paraît l'exemple le plus accompli de la réflexion transnationale menée par Condé au fil des années. Les catastrophes locales deviennent dans ce roman des microcosmes des crises globales, crises qui favorisent des solidarités inattendues. Les conflits, les catastrophes naturelles, les désastres d'origine humaine sont ancrés dans des lieux spécifiques en Afrique, au Moyen-Orient, dans la Caraïbe, mais en même temps leur portée est universelle. Ces événements sont des symptômes des inégalités (néo)coloniales et des fragilités environnementales, particulièrement dans le Sud global, et par leur représentation Condé montre les connexions entre les pays du Sud du monde. De la guerre civile entre Nordistes et Sudistes qui ravage la ville africaine d'Éburnéa jusqu'au tremblement de terre à Port-au-Prince, en passant par le conflit entre Israël et la Palestine, le passage d'un cyclone aux Gonaïves et à Port-au-Prince, le naufrage d'un ferry qui relie Port-au-Prince et Jérémie, les vols, les assassinats, le racisme, les coups d'état, la pauvreté généralisée, l'insécurité, le manque de travail... Condé dessine une véritable cartographie des désastres qui s'étend de part et d'autre du globe.

Cette multiplicité spatiale peut être associée à la notion de « sens de la planète » développée par Ursula Heise dans *Sense of Place and Sense of Planet: The Environmental Imagination of the Global* pour penser les relations entre des localités spécifiques et la globalité dans le contexte des crises écologiques. L'approche adoptée par Heise transcende le local pour prendre en considération un réseau d'interconnexions où les lieux marginalisés sont insérés au cœur des crises globales, tout en étant invisibilisés dans les récits dominants ; Heise montre ainsi que ces endroits sont nécessaires pour repenser notre rapport à la Terre. Chez Condé, cette dynamique est renversée dans la mesure où l'écrivaine met volontairement en lumière Haïti et d'autres espaces et peuples traditionnellement exclus des logiques globales en leur donnant un rôle essentiel à l'intérieur de sa démarche critique. De cette manière, ces régions du monde non seulement deviennent visibles, mais se transforment en des points de contact aussi bien géographiques qu'humains. L'écrivaine connecte des espaces apparemment écartés non

<sup>3</sup> Significativement traduit en anglais par *What is Africa to me?* (Seagull Books, 2017) en reprenant la première ligne du poème « Heritage » (1925) de Countee Cullen, écrivain de la Renaissance de Harlem.

seulement en termes de catastrophes, mais aussi en tissant des liens de solidarité humaine et environnementale.

En outre, le roman est une mise en scène de ce que Rob Nixon (2013 : 2) dans *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor* appelle la « violence lente », une forme de violence qui se manifeste de manière progressive, dispersée à travers le temps et l'espace, généralement imperceptible car rarement diffusée par les médias principaux. Elle se déploie sur de longues périodes, souvent à travers plusieurs générations, devenant ainsi la cause d'un traumatisme culturel qui peut devenir transgénérationnel<sup>4</sup>. Cette violence touche de manière disproportionnée les communautés aux marges, en particulier dans le Sud global, qui subissent plus que d'autres la dégradation environnementale, les changements climatiques et l'exploitation des ressources. La Côte d'Ivoire, la Palestine, Haïti, dans la fiction de Condé et dans la réalité, représentent des lieux emblématiques où ce genre de violence est exercé. À cela nous pouvons associer le concept de « nécropolitique » forgé par Achille Mbembe (2006 : 29), ce « pouvoir de la mort » à travers lequel il est possible de comprendre comment « la souveraineté réside largement dans le pouvoir et la capacité de dire qui pourra vivre et qui doit mourir » – cela inclut non seulement le meurtre direct, mais aussi le déni progressif des conditions nécessaires à une vie que l'on peut considérer comme telle – ce qui résonne dans le contexte haïtien de l'après-séisme et de la Palestine d'hier et d'aujourd'hui. Mbembe met en lumière comment les structures de pouvoir (post)coloniales rendent certaines populations « jetables », leurs vies étant considérées comme moins précieuses au sein des systèmes de capitalisme racial. Ce mécanisme est manifeste dans le roman de Condé à travers les trajectoires de quelques personnages, comme nous le verrons par la suite.

Les sentiments contradictoires éprouvés par Condé envers l'Afrique, auxquels elle a consacré plusieurs passages dans *La Vie sans fards*, se reflètent dans le récit du médecin Babakar. Arrivé pour la première fois à Abidjan (appelée Éburnéa dans le roman), Babakar se rend compte d'une réalité cruelle : « l'Afrique est loin d'être cette mère-pour-tous-au-sein-généreux que chacun vante. Aucune terre n'est plus inégalitaire et sans pitié pour les faibles » (*En attendant* : 87). Quand il rentre à Éburnéa après quelque temps, la ville est méconnaissable, ravagée par la guerre civile ; elle lui rappelle des tragédies lointaines, comme La Nouvelle-Orléans après le passage de l'ouragan Katrina : « je ne reconnus pas cette capitale, jadis opulente et prospère que j'avais tant aimée. On aurait dit que pareil à La Nouvelle-Orléans, l'ouragan Katrina l'avait ravagée » (*En attendant* : 111). Par le même procédé, quand il change de pays, la vue d'une autre capitale meurtrie, cette fois-ci Port-au-Prince, lui rappelle la capitale ivoirienne : « Port-au-Prince, plantée au mitan des Caraïbes, séparée de l'Afrique par tant de mers et de lieues, ressemblait à Éburnéa. Villes blessées, villes souffrantes, villes malades »

---

<sup>4</sup> Sur la notion de « traumatisme culturel » pour se référer au traumatisme partagé par les membres d'une communauté, voir Alexander, Eyerman, Giesen, Smelser & Sztopka (2004).

(*En attendant* : 151). Abidjan/Éburnéa a été choisie pour une raison précise, car la Côte-d'Ivoire a aussi été la porte d'entrée de Condé pour le continent africain, après avoir fui la Guadeloupe et la France, avec l'illusion de pouvoir oublier ses problèmes personnels et renaître dans un contexte inconnu<sup>5</sup>. En réalité, le séjour africain de Condé, tortueux et souvent décevant (Asaah, 2021), lui a permis surtout de devenir une écrivaine toujours à l'écoute de l'Autre, en particulier des plus faibles, comme elle le constate en se remémorant le moment de quitter la Guinée pour le Sénégal :

Je quittais cette infortunée terre à laquelle je m'étais si profondément attachée [...] c'est elle qui m'avait enseigné le souci du peuple et la compassion [...] elle m'avait pénétrée d'une leçon que je ne devais jamais oublier : ne pas prendre en compte sa seule infortune, mais se soucier de celles du plus grand nombre (*La Vie sans fards* : 146).

Le récit biographique de Condé s'achève sur la narration de la fin de son séjour africain ; au Sénégal elle rencontre Richard Philcox qui deviendra son deuxième mari et avec qui elle quittera l'Afrique pour toujours, une Afrique qui ne cessera jamais d'habiter son imaginaire et son Œuvre<sup>6</sup>.

Si la rencontre avec le continent africain a été marquée par l'expérience directe, la découverte d'Haïti a eu lieu par l'intermédiaire d'une relation amoureuse en la personne du journaliste haïtien Jean Dominique, grâce auquel Condé prend connaissance des héros de la première République Noire, Toussaint Louverture et Jean-Jacques Desalines, et de *Gouverneurs de la Rosée* de Jacques Roumain, chef-d'œuvre du roman paysan. En évoquant cette période de sa vie, elle reconnaît le rôle de la première confrontation avec Haïti, pays pour lequel elle éprouvera toujours un sentiment d'affection : « Sans nul doute, c'est lui [Jean Dominique] qui a planté dans mon cœur cet attachement pour Haïti qui ne s'est jamais démenti » (*La Vie sans fards* : 21). Condé entretiendra une autre relation amoureuse avec un Haïtien, le fils naturel du dictateur François Duvalier. Elle renoue ensuite les liens avec Haïti pendant son séjour au Sénégal, où elle fréquente l'écrivain Roger Dorsinville et d'autres exilés haïtiens. La participation active à ce réseau intellectuel lui permet de saisir les similitudes entre Haïti et les pays africains, qu'elle explorera par la suite dans la fiction :

Dans cette compagnie j'appris à faire le parallèle entre le sort d'Haïti et celui des pays africains. Ils souffraient des mêmes

<sup>5</sup> « La Côte-d'Ivoire, premier pays d'Afrique auquel j'abordai, me laisse des images ineffaçables. [...] quand j'écrivais mon dernier roman *En attendant la montée des eaux*, je ne pus m'empêcher de faire vivre Babakar, un de mes héros, à Abidjan. La ville avait été ravagée par des années de guerre civile. C'était ma manière d'exprimer mon chagrin et mes regrets de ce qu'elle était devenue » (*La Vie sans fards*: 53).

<sup>6</sup> *La Vie sans fards* se termine par ces mots : « L'Afrique enfin domptée se métamorphoserait et se coulerait, soumise, dans les replis de mon imaginaire. Elle ne serait plus que la matière de nombreuses fictions » (*La Vie sans fards* : 285).

maux : incurie et tyrannie de leurs dirigeants qui ne se préoccupaient pas du sort de leurs peuples. Corruption généralisée de la société. Ingérence des pays occidentaux qui n'avaient que leurs propres intérêts à cœur (*La Vie sans fards* : 134).

L'attachement à Haïti apparaît si puissant à cause de l'imbrication entre vie intellectuelle / littéraire et vie amoureuse et pour Condé trancher entre ces deux univers n'est pas toujours possible ; en effet elle raconte avoir été tentée de poser des questions à Dorsinville sur ses anciens amants haïtiens : « Avait-il entendu parler du journaliste Jean Dominique ? Savait-il si François Duvalier avait un fils naturel ? » (*La Vie sans fards* : 134-135).

Dans *En attendant la montée des eaux* Haïti devient à la fois un microcosme de la vulnérabilité sociale et environnementale et un espace universel inscrit dans une dynamique transnationale, par ses affinités avec d'autres endroits marginaux comme l'Afrique et le Moyen-Orient. La vision catastrophique d'Haïti est exprimée par les mots de la mère de Babakar, Thécla, pendant une de leurs conversations nocturnes. En effet, après la mort de Thécla, Babakar dialogue avec elle dans ses rêves, elle le prévient ou le conseille, parfois critique ses choix. Ainsi, Thécla exprime son mécontentement après avoir appris que son fils a l'intention de se rendre à Port-au-Prince :

– Pourquoi fais-tu un pareil épouvantail de ce pays ? Les grands dangers sont ailleurs. Les tours qui s'effondrent aux USA. Le feu qui ravage le Taj et l'Oberoi et piège les touristes à Mumbai. La terre qui tremble au Sri Lanka. Thécla affirmait : – Haïti, c'est tout cela réuni (*En attendant* : 149).

Les mots prononcés par Thécla résument la manière dont le pays est d'habitude perçu : lieu cumulant toutes sortes de désastres. Cette accumulation reflète l'image d'Haïti comme espace sacrificiel dont la population est systématiquement mise à l'écart.

Si la séquence finale du roman est entièrement consacrée à la description des secousses qui ont ravagé Port-au-Prince le 12 janvier 2010, d'autres localités haïtiennes sont mentionnées, notamment la ville de Jacmel, autrefois célèbre pour son architecture *gingerbread* et ses galeries d'art, et Gonaïves, ville réduite à « un tas de décombres, parcouru par des habitants et de grands chiens, également faméliques » (*En attendant* : 263) après le passage du dernier cyclone. Un autre cyclone (probablement Hanna en 2008) s'abat sur Haïti et détruit la clinique gérée par Babakar ; c'est l'occasion pour l'écrivaine d'insérer des considérations sur les changements climatiques à propos de la fréquence des cyclones, beaucoup plus intense que dans le passé. Catastrophe emblématique de l'espace caribéen, de valeur ambivalente<sup>7</sup>, gravée dans la mémoire collective

<sup>7</sup> Dans l'espace caribéen, le cyclone est une catastrophe redoutée pour le caractère externe de ses origines et pour sa trajectoire toujours incertaine; des écrivains guadeloupéens comme Daniel Maximin et Gisèle

des Guadeloupéens après le passage de Hugo en 1989, mentionné dans le roman, le cyclone représente la fin du rêve de Babakar, l'événement qui le pousse à prendre la décision de quitter Haïti.

En réalité, dans le roman toute la Caraïbe est représentée comme lieu d'une apocalypse à venir, un endroit particulièrement exposé aux changements climatiques et à la dégradation de l'environnement qui se manifestent aussi par la disparition de la biodiversité et des espèces autochtones. Encore en Guadeloupe, en se promenant avec la petite Anaïs, Babakar l'invite à profiter de la beauté de la nature de l'île, de sa végétation si prospère et en même temps menacée :

Cet arbre-là, c'est un acajou du Honduras. Reconnaissable à ses feuilles dentelées, c'est un mahogany. De celui-là, l'espèce n'existe plus guère. Ceux-là de taille moyenne, groupés en bosquets, sont les bois d'Inde et les goyaviers-montagne. Vois la tache écarlate du balisier. Ah ! Je t'apprendrai à chérir cette terre exigüe, mais où toutes les merveilles de la Nature se côtoient (*En attendant* : 40).

L'ingénieur de la météo colombien Hugo Moreno (qui porte le prénom du cyclone le plus dévastateur de l'histoire de la Guadeloupe), ami de Babakar, prophétise la disparition de la Caraïbe à cause de la hausse du niveau de la mer ; selon lui, « la Caraïbe ne sera qu'un souvenir » (*En attendant* : 21) et Haïti sera un des premiers territoires à s'enfoncer dans l'eau. Comme le rappelle le docteur Hector Michel en montrant à Babakar la désolation qui règne autour de Port-au-Prince, souvent les habitants eux-mêmes ont contribué aux dommages environnementaux : « autrefois, tout cela était vert. [...] Puis, les paysans ont coupé tous les arbres pour faire du charbon et la sécheresse s'est installée » (*En attendant* : 166). Lorsque Babakar observe ces terres ravagées, Condé illustre un cas emblématique de « violence lente », que Romain Cruse (2014 : 137) a qualifié d'« écocide » : la déforestation massive, processus invisible sur des décennies et qui a eu pour résultat la sécheresse, une conséquence dont les paysans deviennent des acteurs, ainsi que des victimes. Le point culminant de la spirale de catastrophes dans laquelle sont imbriqués les personnages du roman est le tremblement de terre qui libère sa puissance dans la séquence finale, alors que le protagoniste Babakar, son ami Fouad et la petite Anaïs s'apprentent à quitter Port-au-Prince. Contrairement à des désastres moins spectaculaires comme la sécheresse ou la déforestation, le séisme se produit de manière inattendue, entraînant des bouleversements dans la topographie de la ville et dans l'existence des personnages :

---

Pineau et haïtiens comme Jean-Claude Fignolé et Ronald C. Paul ont exploité le potentiel créateur et destructeur du cyclone en montrant que sa force dévastatrice peut à la fois tout ravager à son passage mais aussi représenter une purification, une régénération et même une délivrance (Vignoli, 2022: 74-77, 81-84 et 166-170).

Brusquement, sans avertissement, tout se mit à trembler tandis qu'une énorme rumeur sortait des profondeurs. [...] Le sol se creusa, se fendilla de mille profondes rigoles. On aurait cru que des serpents monstrueux ondulaient sous le béton. [...] Puis, aussi soudainement que cela avait commencé, tout se calma dans un silence de mort (*En attendant* : 314).

Au milieu des décombres et de la poussière, Babakar se rend compte qu'il ne peut pas quitter le pays et dit adieu à Fouad ; ce dernier refuse de partir en lui répondant : « tu crois que je te laisserais seul ici ? Entre nous, c'est à la vie et à la mort » (*En attendant* : 315). Si le séisme, par sa soudaineté, altère à jamais le destin des personnages, il s'inscrit également dans un contexte plus vaste où les catastrophes naturelles se mêlent aux violences humaines.

Malgré la vision apocalyptique que Condé propose d'Haïti, le pays caribéen est mis en valeur en tant que lieu de croisements qui, considéré comme périphérique par le système capitaliste, devient central pour comprendre les crises globales. Heise et Nixon nous invitent à lire les catastrophes étalées par Condé non pas comme des événements isolés, mais comme des phénomènes enracinés dans des systèmes historiques, économiques et écologiques globaux. Dans *En attendant la montée des eaux*, les désastres naturels sont inséparables de ceux d'origine humaine et ne sont pas des événements ponctuels, mais les résultats cumulatifs d'injustices globales. En même temps, l'écrivaine montre le contraste entre la lenteur des catastrophes sociales, souvent perpétrées pendant des générations, et la soudaineté des calamités d'origine naturelle qui se caractérisent par leur caractère abrupte et totalisant<sup>8</sup>. Cette démarche permet à Condé d'aborder la vulnérabilité environnementale et humaine dans une perspective longue, en connectant les désastres locaux à des logiques (néo)coloniales mondiales.

### 3. Entrelacement des destins

Les expériences individuelles des personnages du roman et leur détresse partagée sont insérées au cœur d'une condition globale caractérisée par la crise migratoire, la pauvreté et les impacts écologiques. Issus de différents horizons culturels, leurs vies illustrent une vision cosmopolite des crises et des solidarités, miroir de toute l'Œuvre de Maryse Condé, fresque de la communauté panafricaine de l'Atlantique Noir (le « Black Atlantic » de Paul Gilroy). La multiplicité des lieux mène naturellement aux différents parcours des personnages, à travers des itinéraires qui mettent en relation l'Afrique, l'Amérique du Nord, la Caraïbe et le Moyen-Orient. Les existences de Babakar Traoré Jr, fils d'une Guadeloupéenne et d'un Malien, des Haïtiens immigrés en Guadeloupe Movar Pompilius et Reinette Ovide et du Libanais Fouad al-Larabi,

<sup>8</sup> Comme l'explique Peter Utz (2017 : 19) dans son analyse de l'écriture de la catastrophe naturelle, « chaque catastrophe est un événement totalisant. Un monde prend fin, ou du moins, l'intégrité d'un monde ».

propriétaire d'un restaurant-hôtel à Port-au-Prince, se croisent et s'entrelacent en ayant comme point commun Haïti.

Dans un entretien, Condé explique qu'elle a choisi de créer des personnages obsédés par leur quête identitaire pour « montrer les dangers de ce genre de quête » (Sourieau, 1999 : 1095) car l'obsession pour le passé peut bloquer les individus et gâcher leur présent<sup>9</sup>. Introduite dans le premier roman de Condé, *Heremakhonon* (1976), à travers la recherche des racines africaines menée par la protagoniste, l'exploration des origines continue dans *En attendant la montée des eaux* à travers Babakar, père adoptif d'une petite haïtienne.

Babakar est un médecin né à Ségou, au Mali, capitale historique du royaume bambara dont Condé a raconté l'épopée dans deux romans. Sa mère, Thécla Minerve, est une Guadeloupéenne aux yeux bleus qui partage plusieurs traits avec l'écrivaine et avec Tituba, protagoniste de *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* (1986). Quand Thécla quitte la Guadeloupe, elle ne part pas à la recherche de ses origines africaines, mais est poussée uniquement par le désir de quitter sa famille et son pays (comme Condé), où elle a toujours été ostracisée. Enseignante, elle arrive à Tiguiri, dans le nord du Mali, où elle est considérée comme une sorcière (comme Tituba) pour son étrangeté, elle ne s'adapte pas à la culture locale et n'apprend aucune langue. Malgré ses tentatives de se faire accepter, elle est redoutée même par les femmes noires à cause de la couleur de ses yeux : « L'appellation de "sorcière" se colla à elle de plus en plus étroitement » (*En attendant* : 66). Condé confirme l'inspiration biographique dans *La Vie sans fards*, faisant un parallèle entre sa situation compliquée en Guinée, où elle n'est jamais parvenue à s'intégrer, et la vie de Thécla au Mali :

Je n'ai guère eu à forcer mon imagination quand j'ai dépeint le personnage de Thécla [...] et les réactions qu'elle suscite dans la communauté de Tiguiri. Je n'avais pas comme elle les yeux bleus. [...] personne n'aurait peut-être songé à me brûler vive sur un bûcher, mais on ne me prenait pas pour une femme normale (*La Vie sans fards* : 98)<sup>10</sup>.

Les voyages de Babakar le conduisent du Mali à Montréal, ensuite à Éburnéa, en Guadeloupe et enfin en Haïti, où il rencontre Movar pendant une nuit de tempête.

Movar, qui avait quitté Haïti avec d'autres boat people, aurait voulu rejoindre les côtes de la Floride mais doit se contenter de débarquer en Guadeloupe. Il rencontre Reinette, enceinte d'un journaliste haïtien assassiné, à bord du bateau<sup>11</sup>. Babakar l'aide

<sup>9</sup> Dans un autre entretien, Condé précise qu'elle perçoit la généalogie non pas comme quelque chose que les humains possèdent, mais un processus auquel ils participent (Frydman, 2014 : 100).

<sup>10</sup> Les similitudes entre Thécla et Condé ne s'arrêtent pas ici; après la mort de sa mère, Babakar découvre qu'elle aurait voulu devenir écrivaine.

<sup>11</sup> Dans le roman l'on apprend qu'un cinéaste américain a tiré un film de cette histoire; on reconnaît ici l'inspiration biographique, notamment le destin tragique du journaliste haïtien Jean Dominique (amant

à accoucher, mais elle meurt tout de suite après la naissance d'Anaïs, appelée ainsi en l'honneur de l'héroïne de *Gouverneurs de la rosée* de l'Haïtien Jacques Roumain, roman qui raconte les efforts collectifs des paysans pendant une période de sécheresse extrême. La présence inattendue de l'enfant dans la vie de Babakar, qui décide de l'adopter, est comparée à une source d'eau, métaphore utilisée par Condé pour souligner que la petite est pour le médecin une source de vie : « Je t'appellerai Anaïs, car c'est le nom de la première Haïtienne que j'ai connue [...]. Tu es la source retrouvée qui va irriguer l'aridité de mon existence » (*En attendant* : 20). Suite à une promesse faite à Reinette, Movar insiste avec Babakar pour qu'il parte en Haïti avec la petite. À Port-au-Prince Babakar gère un centre médical avec l'aide de Fouad et de Movar. Movar, rentré chez lui, « redevenu un “Gouverneur de la rosée” » (*En attendant* : 202), s'occupe de la terre. Il est ensuite brutalement tué dans le nord d'Haïti, près de Labadie, enclave pour touristes blancs où il était parti à la recherche de travail. Le destin de Movar est un exemple qui illustre ces vies « jetables » dont parle Mbembe, victimes indirectes de l'exploitation touristique qui caractérise une minuscule partie d'Haïti où les étatsuniens débarquent pour rester enfermés à l'intérieur de villages touristiques entourés de murs infranchissables. Victime d'une dynamique propre au système néocolonial qui pousse les plus démunis à s'entretuer, Movar meurt assassiné par son propre oncle qui veut lui dérober ses quelques affaires pendant qu'il cherche du travail dans une enclave touristique entourée par la pauvreté extrême.

Alors que ce parcours tragique illustre les effets déshumanisants des inégalités néocoloniales, Condé s'attarde également sur les tensions sociales qui caractérisent les sociétés caribéennes, en particulier la Guadeloupe, où les étrangers, notamment les Haïtiens, sont perçus comme une menace. Le roman s'ouvre en Guadeloupe, décrit comme un pays de contrastes, ravagé par des luttes entre les différentes communautés qui le composent :

Cette île n'était pas seulement une terre entourée d'eau de tous côtés, comme disent les livres de géographie. C'était une terre qui se sentait perpétuellement menacée. Elle abhorrait les étrangers qu'elle croyait cause de ses maux. Or vu sa réputation, îlot de prospérité dans la pauvreté persistante des Caraïbes, tous convergeaient vers elle : Haïtiens, Dominicains, Dominiquais, Porto-Ricains, sans parler des marabouts africains sortis du Sénégal ou du Mali (*En attendant* : 40).

Pour ce qui est du racisme anti-haïtien aux Antilles françaises, Moudileno (2006 : 149) rappelle que le statut de la première République Noire, autrefois considérée comme l'exemple à suivre, a radicalement changé : « De cousins illustres, puis voisins distants, les Haïtiens sont devenus pour les Antillais de Guadeloupe et Martinique

---

de Condé et père de son premier enfant), assassiné à Port-au-Prince et sujet du film *The Agronomist*, réalisé par Jonathan Demme en 2003.

des voisins encombrants ». La situation des immigrés haïtiens, victimes de mensonges et rumeurs diffusés par les médias (Galano, 2001) et d'humiliations aux frontières (Reno, 2008), est entrée en littérature grâce à des écrivaines guadeloupéennes, notamment Simone Schwarz-Bart, Gisèle Pineau et Maryse Condé (Vignoli, 2019). Déjà dans *Haïti chérie*, histoire pour enfants publiée en 1988, Condé avait abordé le sujet de la xénophobie anti-haïtienne. Dans *La colonie du nouveau monde*, paru en 1993, Condé insère des Haïtiens dans la secte qu'un Guadeloupéen fonde en Colombie et leur accueil par les autres membres illustre les dynamiques complexes à l'œuvre dans l'espace caribéen. En particulier, dans ce roman l'écrivaine montre que pour les habitants de la Caraïbe, les Haïtiens représentent cet « Autre » de la même manière que l'Africain l'était pour les Européens, un « Autre » que l'on met à distance (Nzengou-Tayo, 2009 : 71). De *Traversée de la Mangrove* (1989) jusqu'à *L'Évangile du Nouveau Monde* (2021), Haïti est un topos qui traverse l'écriture de Condé dans le portrait qu'elle dresse des identités afrodescendantes et des relations trans- et interaméricaines ; l'« île maudite », avec tous les questionnements que son passé et son présent soulèvent dans les anciennes colonies de l'aire caribéenne, n'est jamais oubliée par l'auteure. Cibles de haine à cause de l'instabilité politique qui les force à émigrer dans les pays voisins, accusés de servir le diable pour leurs pratiques vodou (Bougerol : 2010), dans *En attendant la montée des eaux* les Haïtiens, représentées par Movar, Reinette et Anaïs, deviennent victimes de tous les stéréotypes répandus sur leurs compatriotes. Movar se rend compte tout de suite qu'en Guadeloupe les Haïtiens ne sont pas aimés, peut-être à cause du vodou, alors que Reinette est désespérée à l'idée que sa fille grandisse « chez des étrangers, surtout dans ce pays où on hait ceux de notre race » (*En attendant* : 57). Même les autres immigrés en Guadeloupe, comme la maîtresse dominicaine de Babakar, une mulâtresse presque blanche descendante de paysans espagnols, expriment des propos racistes envers les Haïtiens.

Dans toute son Œuvre, et *En attendant la montée des eaux* ne fait pas exception, Condé explore le phénomène du racisme de manière complexe et montre que dans la Caraïbe les Haïtiens n'en sont pas les seules victimes. En Haïti, Fouad a une maîtresse de Santo Domingo, Cuca, raciste envers les Arabes, qu'elle identifie avec des terroristes. Pour Fouad, Haïti représentait un havre où il se croyait à l'abri : « Perdu en Haïti, je n'avais plus à l'esprit les préjugés qui existent à travers le monde » (*En attendant* : 186). Fouad dénonce le même traitement aux États-Unis, en évoquant « la haine que les gens portent à notre race et à notre religion, les exactions dont nous sommes victimes » (*En attendant* : 192). Arabe palestinien qui décide de passer pour Libanais une fois arrivé en Haïti, conscient du manque d'empathie envers les Palestiniens partout dans le monde, Fouad est un personnage complexe que l'écrivaine explique avoir introduit pour donner voix à ses inquiétudes face à l'éternel conflit entre la Palestine et Israël : « je reste déchirée comme beaucoup de gens entre ma sympathie pour le malheureux

peuple palestinien et dans son souci de se défendre, le visage agressif que revêt souvent Israël » (*La Vie sans fards* : 236).

Pour Bodia Bavuidi (2019 : 37), l'expérience de la violence physique et verbale et des discriminations faite par les personnages du roman dans différents pays du monde « traduit une critique généralisée des malaises de notre époque ». La pensée de Condé, toujours portée à dénoncer le racisme comme mal universel, sans frontières, est condensée dans une conversation entre Babakar et un Malien qui veut émigrer en France :

– Pourquoi veux-tu aller en France ? – Parce que c'est là qu'on trouve le Travail ! [...] – C'est aussi là qu'on trouve le racisme ! répliquais-je. De cela, il n'avait cure, car le racisme n'est pas une chose neuve. On le trouve partout (*En attendant* : 87).

À partir des comportements xénophobes en Guadeloupe, aux États-Unis et en Afrique, Condé réfléchit aussi sur les contrastes à l'intérieur de la communauté noire, dont elle a été témoin. En effet, pendant son séjour au Ghana, elle remarque que les Afro-Américains, en fuite de la haine raciale aux États-Unis, ne se mêlent pas aux Ghanéens, se considèrent comme supérieurs, occupent des postes plus importants et gagnent de meilleurs salaires. Ces expériences l'amènent à un constat amer sur l'illusion d'une communauté noire solidaire : « Plus j'allais, plus je constatais que la Négritude n'était qu'un grand beau rêve. La couleur ne signifie rien » (*La Vie sans fards* : 163).

Condé n'hésite pas à montrer, avec l'ironie qui caractérise son écriture, plusieurs configurations de ce panafricanisme caribéen irréalisable. À Port-au-Prince, Babakar, Movar et Fouad forment une communauté diasporique dont Thécla se moque un peu pendant une de ses apparitions nocturnes :

Je vous conseille de vivre ensemble et de fonder une colonie. [...] La colonie des veufs inconsolés, tiens donc. Ou mieux : la colonie du nouveau monde. [...] Vous êtes tous les trois d'identités différentes : un Arabe, un Africain sub-saharien à demi créole, un Haïtien. C'est d'une nouvelle humanité qu'il s'agirait. Une humanité sans Européens, c'est-à-dire sans Découvreurs-Colonisateurs, sans Maîtres et sans Esclaves ou Exploités. Vous pourrez refaire un univers plus juste ! (*En attendant* : 195).

En faisant allusion dans cet extrait à une « colonie du nouveau monde » incarnant une utopie décoloniale qui serait le début d'une nouvelle humanité, Condé se réfère à son roman publié en 1993 où, comme le remarque Marie-José Nzengou-Tayo (2009 : 72), l'écrivaine exprime sa vision très pessimiste d'une prétendue communauté caribéenne unitaire. En particulier, elle critique l'incapacité des peuples afro-caribéens de proposer une alternative valide à l'ordre colonial qu'ils continuent à perpétrer sous différentes formes.

La précarité des personnages d'*En attendant la montée des eaux* incarne les effets de la « violence lente » ; parfois plus morts que vivants, victimes des injustices de l'Histoire, maltraités par les femmes qu'ils rencontrent, il ne parviennent pas à se libérer des préjugés et deviennent proies des mécanismes néocoloniaux jusqu'à la mort, comme c'est le cas de Movar, alors que s'ils survivent, comme Fouad et Babakar, ils sont contraints à faire face au déchaînement des éléments naturels, épreuve finale par laquelle se termine le roman.

#### 4. Conclusion

Dans un entretien, l'écrivaine remarque à propos de l'espace caribéen et en particulier de son île natale :

Comment peut-on atteindre à l'unité au sein des Caraïbes, parmi des peuples qui partagent le même récit, la même histoire, le même langage ? Comment peut-on parler de pan-africanisme dans notre île si les enfants de ces ouvriers émigrés sont tourmentés dans les écoles ? (Clark, Condé & Daheny, 1989 : 112).

Dans *En attendant la montée des eaux* comme dans d'autres romans précédents, Condé illustre une société caribéenne qui apparaît plurielle et divisée, en mettant en relief le racisme et le mépris diffusés au sein de la région. Elle met aussi en lumière les interactions entre « violence lente » et « nécropolitique » en focalisant sa réflexion particulièrement sur la Caraïbe et Haïti, où la destruction écologique, souvent mise sous silence, renforce les mécanismes de marginalisation systémique. Pourtant, en reliant Haïti à une cartographie globale des souffrances, Condé offre une vision transnationale qui invite les lecteurs à dépasser une perspective strictement locale ou identitaire pour concevoir une solidarité transnationale face aux crises écologiques et humanitaires, représentée par l'amitié entre Babakar, Movar et Fouad. Dans le roman, les désastres sont envisagés comme une expérience partagée à travers le monde et Haïti se distingue en tant que lieu de détresse et en même temps d'espoir, espace emblématique des luttes globales. Comme le rappelle Moudileno, « face à une région dissociée par les faits politiques, les enjeux économiques, et la persistance d'un imaginaire hiérarchisé, Condé (2006 : 156) ré-insère Haïti et le peuple haïtien dans l'univers romanesque et réel ». Haïti devient ainsi une métaphore centrale de la contemporanéité et de ses enjeux écologiques et humanitaires ; non seulement lieu traumatique, mais espace d'observation critique.

Auteure qui se donne pour but d'essayer de réparer les torts de l'Histoire, Maryse Condé « écrit avant tout pour redonner une dignité aux victimes, pour combattre l'indifférence » (Moudileno, 2006 : 151) et pour imaginer l'avenir des peuples opprimés. En se demandant si les sociétés marginales seront éternellement subalternes dans un monde qui « se construit pratiquement en dehors d'elles » (*La Vie sans fards* : 196), l'Œuvre de Condé continue de résonner puissamment face aux défis contemporains

posés par les changements climatiques, les conflits, les migrations et les inégalités globales. Dans le contexte de l'aggravation des catastrophes naturelles et des déplacements forcés, *En attendant la montée des eaux* incarne une cartographie (littéraire) de la vulnérabilité qui, en dépit de la vision apocalyptique qui en émerge, ouvre un espace critique pour envisager une humanité partagée, en nous invitant à (re)penser notre manière d'habiter la planète.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEXANDER, Jeffrey C.; Ron EYERMAN; Bernhard GIESEN; Neil J. SMELSER & Piotr SZTOMPKA (2004): *Cultural Trauma and Collective Identity*. Berkeley, University of California Press.
- ASAAH, Augustine H. (2021): «What Is Africa to Me? or Maryse Condé's Love-Hate Relationship with "Ancestral Lands" Struggling with Budding Independence». *Cahiers d'études africaines*, 244, 875-899.
- BAVUIDI, Bodia (2019): «Interroger le présent et penser notre modernité dans *En attendant la montée des eaux* de Maryse Condé». *Présence Francophone: Revue Internationale de langue et de littérature*, 93, 24-38.
- BOUGEROL, Christiane (2010): «Une rumeur à la Guadeloupe». *Terrain*, 54, 130-139. DOI: <https://doi.org/10.4000/terrain.14003>
- BRANT, Daniel (2015): *Geographies of Suffering: the Literature of Catastrophe in the Francophone Caribbean*. These de doctorat. Champaign, University of Illinois at Urbana-Champaign.
- CLARK, VèVè; Maryse CONDÉ & Cecile DAHENY (1989): «"Je me suis réconciliée avec mon île": Une interview de Maryse Condé». *Callaloo*, 38, 86-132. DOI: <https://doi.org/10.2307/2931144>
- CONDÉ, Maryse (1986): *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*. Paris, Mercure de France.
- CONDÉ, Maryse (1989): *Traversée de la Mangrove*. Paris, Mercure de France.
- CONDÉ, Maryse (1993): *La colonie du nouveau monde*. Paris, Robert Laffont.
- CONDÉ, Maryse (2007): «Mode d'emploi: Comment devenir une écrivaine que l'on dit antillaise». *Nouvelles Études Francophones*, 22, 47-51.
- CONDÉ, Maryse (2010): *En attendant la montée des eaux*. Paris, Jean-Claude Lattès.
- CONDÉ, Maryse (2012): *La Vie sans fards*. Paris, Jean-Claude Lattès.
- CONDÉ, Maryse (2021): *L'Évangile du Nouveau Monde*. Paris, Buchet-Chastel.
- CRUSE, Romain (2014): *Une géographie populaire de la Caraïbe*. Montréal, Mémoire d'encrier.
- FRYDMAN, Jason (2014): *Sounding the Break: African American and Caribbean Routes of World Literature*. Charlottesville, University of Virginia Press.
- GALANO, Mireille (2001): «Racisme télévisé en Guadeloupe». *Plein droit*, 51, 35-38. URL: [droit.cairn.info/revue-plein-droit-2001-4-page-35?lang=fr](http://droit.cairn.info/revue-plein-droit-2001-4-page-35?lang=fr)

- GILROY, Paul (1993): *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*. Cambridge, Harvard University Press.
- HEISE, Ursula (2008): *Sense of Place and Sense of Planet: The Environmental Imagination of the Global*. Oxford, Oxford University Press.
- MBEMBE, Achille (2006): «Nécropolitique». *Raisons politiques*, 21, 29-60. DOI: <https://doi.org/10.3917/rai.021.0029>
- MOUDILENO, Lydie (2006): «Stéréotypes et préjugés dans l'espace créole: Maryse Condé et les "voisins Haïtiens"». *Journal of Caribbean Literatures*, 4, 147-158.
- MUNRO, Martin (2015): *Tropical Apocalypse: Haiti and the Caribbean End Times*. Charlottesville, University of Virginia Press.
- NIXON, Rob (2013): *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Cambridge, Harvard University Press.
- NZENGOU-TAYO, Marie-José (2009): «La colonie du nouveau monde: Condé's Pessimistic Views of a Caribbean Utopian Community». *Caribbean Quarterly*, 55, 61-74. URL: <http://www.jstor.org/stable/40655244>
- PINEAU, Gisèle (2015): *Les voyages de Merry Sisal*. Paris, Mercure de France.
- POINSOT, Marie & Nicolas TREIBER (2013): «Entretien avec Maryse Condé à l'occasion de la parution de son dernier roman, *La Vie sans fards*». *Hommes & Migrations*, 1301, 182-188. DOI: <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1953>
- POSTHUMUS, Stéphanie (2017): «Écocritique: vers une nouvelle analyse du réel, du vivant et du non-humain dans le texte littéraire», in Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere & Wolf Feuerhahn (éds.), *Humanités environnementales*. Paris, Éditions de la Sorbonne, 161-179. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.84380>
- RENO, Fred (2008): «L'immigrant haïtien entre persécutions et xénophobie». *Hommes et Migrations*, 1274, 132-142.
- SCHWARZ-BART, Simone (1987): *Ton beau capitaine*. Paris, Seuil.
- SOURIEAU, Marie-Agnès & Maryse CONDÉ (1999): «Entretien avec Maryse Condé: de l'identité culturelle». *The French Review*, 72, 1091-1098. URL: <http://www.jstor.org/stable/399504>
- UTZ, Peter (2017): *Culture de la catastrophe. Les littératures suisses face aux cataclysmes*. Carouge-Genève, Éditions Zoé.
- VIGNOLI, Alessia (2019): «Surmonter les traumatismes, réagir aux préjugés : *Les voyages de Merry Sisal* de Gisèle Pineau». *Essays in French Literature and Culture*, 56, 57-73.
- VIGNOLI, Alessia (2022): *La catastrophe naturelle en littérature : écritures franco-caribéennes*. Paris, L'Harmattan.
- WALTER, François (2008): *Catastrophes: Une histoire culturelle, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Seuil.